

Charlotte Guérette n'a pas peur de rien ou... presque

Aurélien Boivin

Numéro 86, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44833ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Boivin, A. (1992). Charlotte Guérette n'a pas peur de rien ou... presque. *Québec français*, (86), 89–91.

Charlotte Guérette n'a peur de rien ou... presque

Dossier établi par
Aurélien Boivin

Comment en êtes-vous venue à vous intéresser au conte et à la peur chez les enfants de 5 et 6 ans ?

Guérette

Peur de qui ? Peur de quoi ? Le conte et la peur chez l'enfant est le fruit de mon expérience auprès des jeunes, de l'observation de ces jeunes dans le milieu scolaire et de mes connaissances des œuvres écrites à leur intention. Dans ces œuvres, que j'ai beaucoup fréquentées, j'avais remarqué un thème récurrent : la peur, thème qui, me semblait-il, avait été pourtant fort peu étudié. En le privilégiant dans mon étude, j'ai donc voulu, dans la mesure de mes moyens, aider les enfants à contrôler leurs peurs. En même temps, j'espérais faciliter la tâche des enseignants œuvrant auprès de ces mêmes enfants qui éprouvent des peurs, dans leur milieu familial, scolaire et parascolaire. J'avais donc comme objectif premier, au moment où j'ai entrepris mes recherches, d'amener les jeunes et, par extension, les moins jeunes aussi, voire des adultes, à mieux contrôler leurs peurs.

J'avais aussi remarqué qu'une autre variable, l'imagination, avait été, elle aussi, peu étudiée. Il m'importait donc, par la même occasion, de trouver moyen de contribuer au développement de l'imaginaire des enfants de 5 et 6 ans, en recourant aux œuvres de littérature de jeunesse, en particulier au conte.

Le conte peut-il contribuer plus que la télévision ou le cinéma, par exemple, au développement de l'enfant ?

Guérette

Le conte, comme la télévision, favorise le processus de croissance des enfants, peu importe leur âge. Plusieurs émissions de télévision sont d'ailleurs structurées comme de véritables contes. Pensons, par exemple, à la série « Monstres et Merveilles », que les enfants ont pu suivre à Radio-Canada, il y a quelque temps, et qui s'inspirait de contes issus de la tradition orale.

Vous avez choisi d'utiliser, pour mener votre expérience, des contes modernes. Comment définissez-vous ces contes par rapport aux contes traditionnels ?

Guérette

Les contes traditionnels, aussi appelés contes populaires ou contes folkloriques, sont des contes issus de la tradition orale. Ils se déroulent dans un lieu et à une époque qui ne sont pas déterminés. Ils mettent en scène des héros universels qui ne sont pas individualisés et qui accomplissent des exploits hors de l'ordinaire. Ces contes ont été recensés ou répertoriés par des auteurs qui sont des compilateurs, tels Charles Perrault, les frères Grimm, Hans Christian Andersen, ce dernier en partie seulement. L'origine de ces contes est donc inconnue. De plus, on peut trouver plusieurs versions de ces contes tant ils ont voyagé d'un continent à l'autre, d'une époque à l'autre.

Les contes modernes, quant à eux, sont des contes écrits par des auteurs connus — ce sont donc des contes littéraires, contrairement aux premiers qui sont des contes oraux. Pour chacun d'eux, on peut donc retrouver le texte original des écrivains qui les ont inventés et qui les ont signés. Le Danois Hans Christian Andersen est l'un des premiers à avoir privilégié le genre au milieu du XIX^e siècle.

Comment avez-vous effectué le choix des contes pour mener votre expérience auprès des jeunes ?

Guérette

Quelle que soit l'expérimentation, il faut tenir compte de plusieurs critères. D'abord, il faut considérer la clientèle que l'on veut atteindre, son âge, ses intérêts, les thèmes exploités dans les récits et les diverses étapes dans le développement des enfants. On peut privilégier la symbolique. Je ne pense pas qu'il faille aussi tenir compte de la langue. On peut choisir des récits au vocabulaire difficile, hors de portée des jeunes de 5 et 6 ans, car, au moment de la narration, le conteur peut remplacer tel ou tel mot, telle ou telle expression incompréhensible, voire reformuler une phrase complexe. Enfin, le narrateur ou le conteur doit choisir des contes qu'il aime pour réussir naturellement à établir un bon contact avec son auditoire. Un conteur qui n'aime pas un récit peut difficilement le rendre.

Peut-on, en toute quiétude, utiliser les contes traditionnels, souvent plus violents pour les enfants ?

Guérette

Certains spécialistes s'y refusent tout à fait, sous prétexte que ces contes et leur contenu violent risquent de traumatiser les enfants, de les perturber sérieusement. Cela peut être vrai. On ne peut toutefois faire abstraction du contexte social dans lequel vivent les jeunes d'aujourd'hui, confrontés parfois à la violence, dans leur vie quotidienne comme dans leurs émissions de télévision préférées. Et cette violence, ils ne la comprennent pas toujours bien. Le simple fait de pouvoir, librement, s'exprimer sur cette violence, de la reproduire sous la forme d'un jeu, activité importante chez l'enfant, lui permet de mieux contrôler cette violence, ou ses peurs. Il faut situer l'utilisation du conte — même violent — dans un processus à long terme. Des adultes sont aujourd'hui confrontés à la violence ou à des peurs qui n'ont jamais été assumées, maîtrisées

alors qu'ils étaient enfants. Les enfants, dans la société moderne, qui vivent une expérience de violence, d'agressivité, de peur, ont au moins un avantage : ils peuvent l'exprimer.

Parlez-nous de votre expérimentation auprès des jeunes de 5 et 6 ans qui fait l'objet de votre étude ?

Guérette

J'aurais pu tout aussi bien mener mon expérience auprès d'enfants plus âgés, voire auprès d'adolescents du premier cycle du secondaire. J'ai choisi des enfants de 5 et 6 ans parce que, pour les besoins de la recherche, il y avait des instruments de mesure facilement utilisables. Je pouvais me servir des résultats des expériences des Singer, aux



États-Unis, qui avaient travaillé auprès d'une clientèle d'enfants d'âge préscolaire (2 à 5 ans). Je ne connaissais pas d'instruments semblables pour les enfants plus âgés. Et je voulais

nécessairement m'appuyer sur un modèle théorique.

Un autre facteur qui a joué en faveur des petits de 5 et 6 ans, c'est mon expérience auprès de jeunes de cet âge que j'aime particulièrement et avec qui j'ai longuement travaillé. Les enfants peuvent facilement s'exprimer par le jeu libre, ce qui m'apparaissait utile, parce je voulais enrichir mon expérience d'une observation patiente des enfants occupés à jouer, tout naturellement. Lors de cette phase dite d'observation, ils devaient obligatoirement choisir un jeu ou l'organiser de manière à ce que ce jeu raconte une histoire.

Quelles sont les grandes étapes de votre expérimentation ?

Guérette

D'abord j'ai administré un prétest à plusieurs sujets, ce qui m'a permis d'identifier les peurs des enfants et le niveau de développement de leur imagination. Puis, j'ai raconté trois contes aux enfants du groupe expérimental, pendant trois semaines consécutives, contes choisis à partir des peurs identifiées dans le prétest, soit celles du serpent, des brigands et des dragons. C'est ainsi que j'ai choisi de raconter « le Retour du boa » de Trinka Hakes Noble, « les Trois brigands » de Tomi Ungerer et « les Dragons, ça n'existe pas » de Jack Kent. Le groupe témoin n'a pas eu droit à la narration des contes. Ou il y a eu droit, au terme de l'expérience seulement.

Cette étape accomplie, j'ai utilisé divers instruments de mesure pour tenter de vérifier mes hypothèses de départ, en utilisant les mêmes tests sur la peur (« J'ai peur ») et celui qui m'avait servi à mesurer le niveau d'imagination des enfants (« Questionnaire sur l'imaginaire »), deux questionnaires reproduits dans mon ouvrage.

A succédé à tout cela la phase d'observation effectuée avec l'aide d'observatrices qui ont surveillé les sujets lors de périodes de jeu libre, filmées puis analysées par elles. C'est donc dire que ces examinatrices ont dû se soumettre à une formation précise. Les résultats de leur observation ont été analysés pour vérifier la validité des hypothèses. Mais j'ai dû poursuivre plus avant mes analyses, sinon les hypothèses de départ n'auraient pas été vérifiables.

Vous avez consacré une bonne partie de votre carrière à la littérature de jeunesse. Que pensez-vous de la littérature de jeunesse qui se publie au Québec ?

Guérette

Elle est actuellement à un important tournant, après la crise de l'édition qu'elle a connue dans la décennie 1970. Depuis quelques années, on assiste à une prolifération de romans pour jeunes. C'est à la fois rassurant et dangereux. Rassurant, car on voit la vitalité de cette littérature et la richesse de l'imaginaire de nos auteurs pour jeunes. Dangereux, car on néglige les autres productions : les albums pour enfants, les ouvrages documentaires, les recueils de poésie, par exemple. Il est peut-être sécurisant pour les éditeurs de publier des romans, moins coûteux et qui se vendent moins cher que les albums et pour lesquels il y a un public.

Une autre difficulté majeure à laquelle la littérature de jeunesse du Québec est confrontée : les thèmes exploités sont très, voire trop près de la réalité quotidienne des enfants d'ici. Voilà qui pourrait être bénéfique mais qui s'avère néfaste : les enfants n'ont d'autre réalité que celle-là ; ils sont véritablement cloisonnés. De plus, les auteurs de ces productions sont des adultes qui vivent des problèmes qu'ils transposent dans leurs écrits, d'où des univers déprimants, sombres, pessimistes, négatifs.

À mon avis, les auteurs devraient oublier leurs soucis de la vie quotidienne et s'ouvrir davantage à l'imaginaire, à d'autres cultures, dépasser la cour d'école des enfants. Certes, il y a des auteurs qui ont du talent, un imaginaire d'une grande richesse. Ce n'est malheureusement pas le cas de la majorité. Des récits seraient plus intéressants s'ils avaient été modifiés, corrigés, en pensant d'abord aux enfants auxquels ils sont destinés. Mais encore trop d'auteurs d'ici sont fermés aux commentaires, aux suggestions susceptibles d'améliorer leur produit.

La production québécoise pour la jeunesse s'est grandement diversifiée, depuis quelques années, et elle rejoint une plus vaste clientèle. Dans certaines maisons, on a développé des collections qui s'adressent à des groupes d'âges spécifiques, à des enfants de 6 à 8 ans ou à des adolescents de 12 à 16 ans, que l'on avait négligés jusqu'ici. Voilà un enrichissement. Il faut encourager ces actions pour qu'elles se maintiennent. Le temps n'est plus à des expériences isolées. Il faut une meilleure coordination et plus d'encouragement pour amener les jeunes à lire.

Comment favoriser ce développement de la littérature québécoise pour la jeunesse ?

Guérette

En l'intégrant dans les programmes scolaires, tant au niveau primaire que secondaire. Actuellement, les initiatives en ce sens sont laissées aux enseignants. Ceux qui y croient trouvent le moyen d'en parler et réussissent à faire

LE CONTE, LA PEUR ET LES ENFANTS

lire leurs élèves. Il faut aussi que les administrateurs scolaires et les autorités du ministère de l'Éducation (et peut-être des Affaires culturelles) se concertent pour enrichir les bibliothèques scolaires et municipales qui sont souvent dans un état de pauvreté extrême en regard du livre québécois pour la jeunesse. Il faut inculquer aux jeunes le sentiment d'appartenance, il faut les sensibiliser dès leur jeune âge à la culture québécoise. Pour agir en ce sens, il faut croire en cette culture. Tout le monde n'est pas sensibilisé à la culture d'ici.

L'enseignement de cette littérature est devenu une réalité. Des efforts sont faits dans certaines universités. Nous avons une longueur d'avance sur la France dans ce domaine. Il y a même des projets de recherche consacrés spécifiquement à cette littérature, il existe aussi des revues qui se consacrent à sa diffusion. Oui, je suis optimiste devant tant de réalisations. Les étudiants inscrits à nos programmes sont de plus en plus nombreux et de plus en plus sensibilisés. On n'a pas à les convaincre de l'importance de la littérature de jeunesse quand ils rejoignent le marché du travail. Ils ne se satisferont pas longtemps de demi-mesures, car ils croient en cette littérature dans l'apprentissage des jeunes. Il ne faut pas que les livres de littérature de jeunesse soient uniquement prétexte à l'apprentissage de la lecture et à des exercices de grammaire.

Quels sont vos cinq auteurs québécois préférés dans le secteur de la littérature de jeunesse ?

Guérette

Question quelque peu piégée ! Je fonce. D'abord Ginette Anfosse, qui obtient beaucoup de succès auprès des jeunes à qui elle sait parler. Son imaginaire est riche et elle sait transcender les réalités quotidiennes dont elle s'inspire. En science-fiction, mon choix s'arrête sur Denis Côté, fort populaire auprès des jeunes qui dévorent ses livres et qui l'assaillent lors des Salons du livre, et sur Daniel Sernine, qui a aussi tâté du fantastique. J'aime beaucoup Raymond Plante qui a contribué depuis 15 ans à l'essor de la littérature québécoise pour la jeunesse et qui n'a pas eu peur d'exploiter un thème tabou : la sexualité. Je ne voudrais surtout pas oublier Bertrand Gauthier qui a permis à cette littérature d'être lue à l'étranger. Cinq ! Mais il y en a d'autres fort intéressants dont les œuvres ont su rejoindre les jeunes.

Dans *Peur de qui ? Peur de quoi ? Le conte et la peur chez l'enfant*¹, Charlotte Guérette, spécialiste de littérature de jeunesse, a voulu mesurer « l'importance qu'occupe la fiction affective, plus spécialement celle de la peur, des contes modernes chez les enfants dans leur développement normal » (p. 9). Elle s'est inspirée des travaux de Jérôme L. Singer et Dorothy Singer qui « ont mis en place un outil fort utile [permettant] d'étudier, dans le jeu, les effets d'émissions télévisées de fiction sur l'expression de l'agressivité d'enfants de niveaux préscolaire et primaire » (p. 10). En même temps, elle s'est donné pour tâche de vérifier la pertinence de ce modèle à partir du conte moderne, c'est-à-dire du conte écrit par un auteur et signé de son nom, en privilégiant les mêmes variables dépendantes, soit la peur et l'imagination des enfants de 5 et 6 ans fréquentant une classe maternelle. L'expérimentation qu'elle a poursuivie auprès de cette clientèle l'a amenée « à préciser, par l'observation de jeux libres, le processus de l'expression de l'imagination et celui de l'expression et du contrôle de la peur chez les enfants étudiés » (p. 10).

L'expérience s'est déroulée pendant plusieurs semaines dans deux écoles de la région de Québec auprès de 77 enfants (33 filles et 44 garçons) appartenant à des milieux socio-économiques moyens et favorisés, et provenant de quatre classes de maternelle (deux par école), où une classe a été choisie au hasard comme groupe expérimental et l'autre, comme groupe témoin. Après une phase dite expérimentale, la responsable a entrepris son expérience en soumettant d'abord quelques enfants des quatre groupes à un prétest (« Questionnaire sur l'imagination » et le test « J'ai peur »), opération qui lui a permis d'identifier les peurs communes des enfants, soit la peur d'un animal (le serpent), d'un personnage réel (le bandit) et d'un animal imaginaire (le dragon). Puis a eu lieu la narration de trois contes choisis en regard des peurs identifiées.

C'est à partir de l'observation de périodes de jeu libre que s'est déroulée l'expérimentation proprement dite. La responsable comptait alors vérifier ses deux hypothèses et ses deux sous-hypothèses de départ. Elle était convaincue que les enfants du groupe expérimental auraient plus d'imagination après l'expérience et contrôlèrent plus leurs peurs, contrairement à ceux du groupe témoin, qui n'avaient pas eu droit à la narration des contes. Pareillement, elle croyait que les enfants du premier groupe seraient plus imaginatifs et contrôlèrent

plus leurs peurs dans leurs jeux que ceux du second groupe.

L'expérience, habilement présentée et longuement commentée dans toutes les phases de son déroulement, n'a pas permis de vérifier ces hypothèses et sous-hypothèses, ainsi que l'explique l'auteure dans la troisième partie de son ouvrage : l'imagination et les peurs des enfants des deux groupes étaient égales, avant et après l'expérience de la narration des contes, donc tant au prétest qu'au post-test. Contre toute attente, l'expérience a toutefois permis de démontrer des différences notables quand on comparait les enfants à l'intérieur d'un même groupe : les enfants qui avaient peu d'imagination ou qui avaient davantage peur dans le groupe expérimental ont présenté une amélioration de l'imagination et une atténuation de leurs peurs, au post-test. En revanche, « l'imagination a diminué entre le prétest et le post-test chez plusieurs enfants qui avaient beaucoup d'imagination au prétest mais auxquels ces contes n'ont pas été racontés » (p. 122). En outre, « l'analyse spécifique de la peur a mis en lumière le fait que les enfants du groupe expérimental qui avaient une grande peur des serpents, des bandits et des dragons au prétest avaient atténué nettement leurs craintes au post-test », alors que ces mêmes peurs avaient toutefois « augmenté, entre le prétest et le post-test, chez plusieurs enfants qui en avaient peu au prétest mais auxquels les contes n'ont pas été racontés » (p. 122). Ainsi en est-il des deux sous-hypothèses, ce qui prouve que le récit des contes modernes influe vraiment sur les deux variables de la peur et de l'imagination chez les enfants de 5 et 6 ans qui avaient une grande peur des serpents, des bandits et des dragons et chez ceux qui avaient peu d'imagination. Ces peurs diminuent et l'imagination augmente, entre le prétest et le post-test.

Voilà une étude intéressante qui nous éclaire sur le rôle que joue le conte dans le développement de l'enfant et qui révèle aussi l'importance de la fonction affective, spécialement celle de la peur des contes modernes chez les jeunes. C'est une étude qui, en dépit de l'effet de répétition inévitable, sera d'une grande utilité tant pour les éducateurs que pour les parents qui ont à cœur l'éducation de leurs enfants. On ne peut que reprocher à l'auteure de ne pas avoir conduit son expérimentation auprès d'une clientèle plus vaste et sur une plus longue période. Peut-être que les résultats auraient été différents.

1. Montréal, Hurtubise HMH, 1991, 140 p.